

Ana wartet im Eingang der Markthalle an der Plaza del Adelantado auf Felipe, wo die Blumen in grünen und schwarzen Plastikeimern vor den Ständen stehen. Betrachtet die Gladiolen, blasslila und weiß, die Rosen, als  
5 Felipe hinter sie tritt.

«Für deine Mutter?»

Ana schüttelt den Kopf. «So ist es nicht», sagt sie ungeduldig. Das ist nicht die Art, auf die Bernarda krank ist, soll das heißen. Nicht Blumensträuße-auf-Tischen-in-Krankenhauszimmern-krank. Abwarten,  
10 haben die Ärzte gesagt.

Hinten beim Fisch zieht Ana den Halsausschnitt ihres T-Shirts über Mund und Nase, der Saum rutscht aus dem Jeansbund. Egal, denkt sie. Felipe bleibt neben ihr stehen, drängt sich in die Schlange vor einem der Stände, tippt einer winzigen alten Frau, der der Verkäufer gerade eine Tüte reicht,  
15 auf die Schulter. Bacalao<sup>1</sup> ist in der Tüte, Ana kann die dreieckigen gesalzenen Fischleiber durch das knisternd dünne Plastik erkennen.

Die Frau strahlt, als sie Felipe erkennt. «Gut siehst du aus», sagt sie und streckt sich und kneift ihn in die Wange.

«Fisch fürs Abendessen?» Felipe deutet auf die Tüte.

20 «Bacalao», sagt die Frau. «Für uns, nicht für den Herrn. »

«Das ist Ana.» Felipe legt seine Hand auf ihre Schulter. Die Frau blickt kurz zu ihr hin, nickt und sieht sogleich wieder weg.

«Seit wann bist du wieder zurück?»

«März. Weißt du doch.»

25 «Wie oft hast du deinen Vater besucht? »

Felipe nimmt Ana am Arm, schiebt sie ein wenig zur Seite, macht Platz für eine Vorbeieilende und antwortet nicht.

30 «Wir waren mit ihm essen», sagt Ana schließlich. «Ein Mal mittags im Club und ein Mal in Santa Cruz, im Gambrinus.» Doch die Frau blickt Felipe unverwandt an. Legt ihre Hand auf seinen Jackenärmel, und Felipe guckt zu Boden, zu Anas Erstaunen zu Boden.

«Er trauert. Dein Vater trauert.» Sie drückt sanft Felipes Arm.

«Um wen trauert dein Vater?»

- «Jose Antonio.» Felipe bleibt vor dem Brotstand stehen. Zwei, zeigt er der Verkäuferin mit den Fingern an.
- 35     Wir haben Brot, will Ana sagen und fragt stattdessen: «Wer ist das?»  
      «Sein Sohn.» Felipe beobachtet die Verkäuferin, die ihnen den Rücken zukehrt, die beiden Brote in eine Papiertüte gleiten lässt.  
      «Du hast einen Bruder?»  
      Felipe nickt.
- 40     «Ein Halbbruder?»  
      Kopfschütteln.  
      «Gleiche Mutter, gleicher Vater?»  
      Nicken.  
      «Du hast einen ganz normalen, richtigen Bruder?»
- 45     Nicken.  
      Anas Stimme hell vor lauter Ich-weiß-nichts-davon, atemlos, einige Oktaven zu hoch. Wir kriegen ein Kind, wir werden irgendwann heiraten, und ich weiß nichts davon.  
      «Du bist mit ihm aufgewachsen?»
- 50     Nicken.  
      Ana schlägt mit dem flachen Handrücken gegen seinen Bauch, nicht fest, aber ihr Arm schnellt unvermittelt vor. Hör auf mit dem Genicke!  
      Felipe legt ein Hundert-Pesetas-Stück auf den Tresen, nimmt der Verkäuferin, die reglos dahintersteht, unsicher, ob sie das Gespräch unterbrechen soll, die Tüte mit den Brot aus der Hand.
- 55     «Danke», sagt er und wendet sich zum Gehen.  
      Ana röhrt sich nicht.  
      «Er ist bei einem Autounfall gestorben. Vor ein paar Jahren.»  
      «Wann?»
- 60     «83. Kurz bevor ich dich kennengelernt habe.» Felipe betont *bevor*.

Inger-Marie Mahlke, *Archipel*, Rowohlt, Deutscher Buchpreis 2018

1. *Le bacalao* : la morue en espagnol et en portugais.

## Voir

<https://www.perlentaucher.de/buch/inger-maria-mahlke/archipel.html>

## Remarques préliminaires

Ce texte, dans lequel le dialogue tient une large part, implique de s'adapter au style parlé. Il ne présente pas de difficulté notable, si ce n'est son caractère allusif et parfois elliptique. On ne peut s'engager dans la traduction sans avoir d'abord, par une lecture attentive de l'ensemble, intégré la totalité du message à restituer : situation, relation entre les personnages, le dit et le non-dit.

## Vocabulaire

**1.** *Die Markthalle* fait partie des termes de la vie courante que l'on est censé connaître. En cas de « trou », *la halle* pourra dépanner – d'autant que l'on parle de *la halle aux vins*, de *la halle aux blés*, d'un *fort des halles*. Le terme *halles* désigne un ensemble plus vaste.

**3 (et aussi 33).** *Der Stand* (‘e) : le contexte permet d'identifier facilement ce que sont ces *Stände*, reste à trouver le terme adapté. En cas de doute, ou de panne, mieux vaut comme toujours s'en tenir à un choix sans risque. Dès lors que l'on a compris la situation et que l'on peut se représenter ces *Stände*, on peut se contenter de *tables*. Le mot *banc* existe, mais il faut qu'il soit intégré à une expression claire, par exemple *monter*, *démonter un banc* (le jour du marché) un *banc de tissus*. Attention au *banc de poissons* (der Fischschwarm, ‘e), qui désigne le regroupement d'une grande quantité de poissons de la même espèce. En revanche, un *banc d'huîtres* (der Austernstand) désigne les huîtres vendues sur un marché ou dans la rue.

**10.** *Der Halsausschnitt*. Il faut, pour le traduire, « voir » le geste d'Ana et comprendre pourquoi elle le fait, interpréter les informations : *über Mund und Nase ziehen*, vor einem der Stände, *Bacalao, Fischleiber*.

**15.** Le verbe *knistern* a été employé récemment dans un thème (« Musique et toussotements ») pour rendre le crachotement d'une voix. C'est en effet le verbe que

l'on emploie pour les grésillements d'un appareil de radio, d'un micro. Le contexte exclut ici l'idée de grésillement, mais il existe d'autres possibilités. Noter ici l'emploi adverbial, *knisternd* (non décliné).

**17.** Le verbe *kneifen* (*kniff*, *gekniffen*), si par hasard il est inconnu, ne doit pas donner lieu à des non-sens. On s'approche du sens en s'appuyant sur le contexte, les relations entre les personnages, elles-même éclairées par le dialogue. De tout cela, on peut déduire la nature du geste.

**21 et 26.** Ne pas oublier de traduire *weg* dans *wegsehen* ni *vorbei* dans *die Vorbeieilenden*.

**29.** *Unverwandt* : l'ensemble du contexte permet de comprendre comment elle le regarde. On peut aussi s'appuyer sur les éléments que l'on identifie dans le mot. Voir dans Duden les différents sens de *verwenden*.

**31.** *Trauern*, que l'on retrouve dans la phrase suivante avec un complément (*um wen*), n'est pas difficile à comprendre. Il est difficile à traduire lorsqu'il est employé sans complément. *Être en deuil* fait référence à une tenue vestimentaire et ne convient pas. *Pleurer quelqu'un* est juste, mais ne convient guère dans ce dialogue (niveau de langue).

**50.** *Aufgewachsen* : l'idée n'est pas seulement *groß werden*, *grandir*, il y a en arrière-plan l'idée du milieu, de la famille.

**52.** *Mit dem flachen Handrücken* : dans ce très beau roman, très bien écrit, on constate un petit pléonasme – der Handrücken ist immer flach. Il faut percevoir comme un tout l'ensemble de cette phrase, y compris *aber* et la phrase qui suit (*Hör auf...*), ainsi que ce qui précède (trois fois *Nicken*), de manière à bien saisir la réaction d'Ana.

**54.** *Der Tresen* : Felipe hat Brote gekauft, jetzt zahlt er, legt das Geld auf den Tresen, donc il pose l'argent sur le ... ? Si on ne connaît pas le mot, on se contente de donner l'argent à la personne, c'est mieux que rien...

**61.** *Betonen* : on parle de *betonte / unbetonte Silben*, de *syllabes accentuées /*  
Page 4 sur 10

*inaccentuées*. Mais le contexte n'étant pas ici celui de la versification, il est préférable de trouver autre chose.

## Grammaire

1. *Im Eingang*, et non *am Eingang*.

4. *Als Felipe hinter sie tritt* : remarquer cet emploi de *als* avec le présent de l'indicatif, revoir l'emploi de *wenn* et *als*. Pons, *Die deutsche Grammatik*, S. 499-501. Revoir en même temps, pour le français, l'emploi de l'imparfait, du passé simple et du passé composé, *Nouvelle grammaire du français*, Hachette, pp.123-127.

7. *Die Art, auf die...* : penser à apprendre les constructions liées à des noms, à des verbes, à des adjectifs – dans les deux langues. Voir *Nouvelle grammaire du français*, Hachette, pp. 206-207.

7 et 9. *Soll das heißen ... haben die Ärzte gesagt* : ce sont deux constructions en juxtaposition, dans lesquelles le premier élément est en réalité un complément d'objet (« es soll heißen, dass ... / die Ärzte haben gesagt, dass ... »). En allemand, c'est possible, il suffit que le verbe maintienne sa deuxième position (*soll* / *haben*). En français, cela n'est pas possible, sauf à avoir recours à des formulations très longues, lourdes et alambiquées, qui ne conviendraient pas au style rapide du texte de départ.

8. Peut-on encore parler de nom composé ? Les tirets mettent ici en évidence certains comportements traditionnels et répertoriés. Il faut bien identifier dans cet assemblage quel est le terme de base.

12. *Vor einem* : le datif indique que le complément de lieu ne dépend pas de *sich drängen*.

22. *Seit wann* : attention, en français, à l'emploi de *depuis*, qui souvent donne lieu à des erreurs. *Depuis* marque le début d'un processus. Les anglophones qui manient avec aisance *since*, *for* et *ago* devraient percevoir facilement les nuances.

**27.** *Wir waren mit ihm essen*, tournure idiomatique, très courante, un peu familière : association d'un verbe à l'infinitif avec le verbe *sein* conjugué, pour préciser une occupation. Ce n'est pas à proprement parler de la grammaire, c'est de la stylistique.

**35.** Revoir l'expression du futur proche (y compris dans le passé), *ich wollte gerade aus dem Haus / j'allais justement sortir*.

**47.** *Vor lauter Ich-weiß-nichts-davon*, revoir le sens causal de la préposition *vor* (en particulier *vor lauter*), et, en français, les différentes manières d'exprimer la cause, *Nouvelle grammaire du français*, Hachette, pp. 230-238.

**55.** *Unsicher, ob*, sens et emplois de *ob*. Revoir en français les différentes manières d'exprimer l'interrogation, *Nouvelle grammaire du français*, Hachette, pp. 225-228.

## Avant de traduire

Florent le suivait, s'abandonnait. Une lueur claire, au fond de la rue Rambuteau, annonçait le jour. La grande voix des Halles grondait plus haut ; par instants, des volées de cloche, dans un pavillon éloigné, coupaien cette clamour roulante et montante. Ils entrèrent sous une des rues couvertes, entre le pavillon de la marée et le pavillon de la volaille. Florent levait les yeux, regardait la haute voûte, dont les boiseries intérieures luisaient, entre les dentelles noires des charpentes de fonte. Quand il déboucha dans la grande rue du milieu, il songea à quelque ville étrange, avec ses quartiers distincts, ses faubourgs, ses villages, ses promenades et ses routes, ses places et ses carrefours, mise tout entière sous un hangar, un jour de pluie, par quelque caprice gigantesque. L'ombre, sommeillant dans les creux des toitures, multipliait la forêt des piliers, élargissait à l'infini les nervures délicates, les galeries découpées, les persiennes transparentes ; et c'était, au-dessus de la ville, jusqu'au fond des ténèbres, toute une végétation, toute une floraison, monstrueux épanouissement de métal, dont les tiges qui montaient en fusée, les branches qui se tordaient et se nouaient, couvraient un monde avec les légèretés de feuillage d'une futaie séculaire. Des quartiers dormaient encore, clos de leurs grilles. Les pavillons du beurre et de la volaille alignaient leurs petites boutiques treillagées, allongeaient leurs ruelles désertes sous les files des becs de gaz. Le pavillon de la marée venait d'être ouvert ; des femmes traversaient les rangées de pierres blanches, tachées de l'ombre des paniers et des linge oubliés. Aux gros légumes, aux

fleurs et aux fruits, le vacarme allait grandissant. De proche en proche, le réveil gagnait la ville, du quartier populeux où les choux s'entassent dès quatre heures du matin, au quartier paresseux et riche qui n'accroche des poulardes et des faisans à ses maisons que vers les huit heures.

Mais, dans les grandes rues couvertes, la vie affluait. Le long des trottoirs, aux deux bords, des maraîchers étaient encore là, de petits cultivateurs, venus des environs de Paris, étalant sur des paniers leur récolte de la veille au soir, bottes de légumes, poignées de fruits. Au milieu du va-et-vient incessant de la foule, des voitures entraient sous les voûtes, en ralentissant le trot sonnant de leurs chevaux. Deux de ces voitures, laissées en travers, barraient la rue. Florent, pour passer, dut s'appuyer contre un des sacs grisâtres, pareils à des sacs de charbon, et dont l'énorme charge faisait plier les essieux ; les sacs, mouillés, avaient une odeur fraîche d'algues marines ; un d'eux, crevé par un bout, laissait couler un tas noir de grosses moules. À tous les pas, maintenant, ils devaient s'arrêter. La marée arrivait, les camions se succédaient, charriant les hautes cages de bois pleines de bourriches, que les chemins de fer apportent toutes chargées de l'Océan. Et, pour se garer des camions de la marée de plus en plus pressés et inquiétants, ils se jetaient sous les roues des camions du beurre, des œufs et des fromages, de grands chariots jaunes, à quatre chevaux, à lanternes de couleur ; des forts enlevaient les caisses d'œufs, les paniers de fromages et de beurre, qu'ils portaient dans le pavillon de la criée, où des employés en casquette écrivaient sur des calepins, à la lueur du gaz. Claude était ravi de ce tumulte ; il s'oubliait à un effet de lumière, à un groupe de blouses, au déchargement d'une voiture. Enfin, ils se dégagèrent. Comme ils longeaient toujours la grande rue, ils marchèrent dans une odeur exquise qui traînait autour d'eux et semblait les suivre. Ils étaient au milieu du marché des fleurs coupées. Sur le carreau, à droite et à gauche, des femmes assises avaient devant elles des corbeilles carrées, pleines de bottes de roses, de violettes, de dahlias, de marguerites. Les bottes s'assombrissaient, pareilles à des taches de sang, pâlissaient doucement avec des gris argentés d'une grande délicatesse. Près d'une corbeille, une bougie allumée mettait là, sur tout le noir d'alentour, une chanson aiguë de couleur, les panachures vives des marguerites, le rouge saignant des dahlias, le bleuissement des violettes, les chairs vivantes des roses. Et rien n'était plus doux ni plus printanier que les tendresses de ce parfum rencontrées sur un trottoir, au sortir des souffles âpres de la marée et de la senteur pestilentielle des beurres et des fromages.

Emile Zola, *Le ventre de Paris* (1873), chapitre I.

## Proposition de traduction

Ana attend Felipe dans l'entrée du marché couvert de la Plaza del Adelantado, là où se trouvent les fleurs dans des seaux en plastique verts et noirs, devant les étals. Lorsque Felipe arrive derrière elle, elle est en train de regarder les glaïeuls, des mauves, des blancs, et aussi les roses.

« C'est pour ta mère ? »

Ana secoue la tête. « Ce n'est pas du tout ça », dit-elle avec impatience. Ce qui veut dire que Bernarda n'est pas malade de cette façon. Elle ne fait pas partie des « malades-bouquets-de-fleurs-sur-tables-chambres-d'hôpital ». Les médecins ont dit qu'il fallait attendre.

Au fond, près du poisson, Ana remonte l'encolure de son t-shirt sur sa bouche et son nez, le bord glisse de sa ceinture de jeans. Pas grave, se dit-elle. Felipe s'arrête à côté d'elle, il se faufile au milieu des gens qui font la queue devant l'un des étals et tape sur l'épaule d'une vieille femme minuscule à qui le vendeur est en train de tendre un sac. Dans le sac, c'est du bacalao, à travers le mince plastique qui crétipe, Ana reconnaît les corps triangulaires des poissons salés.

En découvrant Felipe, la femme a un sourire rayonnant. « Tu as bonne mine », dit-elle en s'étirant pour lui pincer la joue.

Felipe montre le sac : « C'est du poisson pour le dîner ? »

« Du bacalao », dit la femme. « Pour nous, pas pour Monsieur. »

« C'est Ana. » Felipe pose la main sur son épaule. La femme lance un bref regard sur Ana, fait un signe de tête et détourne aussitôt les yeux.

« Tu es rentré depuis quand ? »

« Mars. Tu le sais bien. »

« Tu es allé voir ton père combien de fois ? »

Felipe prend Ana par le bras et sans répondre la pousse un peu de côté pour laisser passer une femme pressée.

« On est allés manger avec lui », finit par dire Ana. « Une fois à midi au Club et une fois à Santa Cruz, au Gambrinus. » Mais la femme garde les yeux fixés sur Felipe. Elle pose la

main sur sa manche de veste et Felipe regarde par terre, au grand étonnement d'Ana, il regarde par terre.

« Il ne se remet pas. Ton père ne se remet pas. » Elle presse doucement le bras de Felipe.

« Il ne se remet pas de quoi ? »

« La mort de Jose Antonio. » Felipe s'arrête devant l'éventaire du pain. Deux – il montre deux doigts à la vendeuse.

Ana allait dire « Du pain, on en a », mais au lieu de ça, elle demande : « Qui est Jose Antonio ? »

« Son fils. » Felipe regarde la vendeuse qui leur tourne le dos et fait glisser deux pains dans un sac en papier.

« Tu as un frère ? »

Signe de tête de Felipe.

« Un demi-frère ? »

Non de la tête.

« Même mère, même père ? »

Oui de la tête.

« Tu as un frère tout à fait normal, un vrai frère ? »

Oui de la tête.

À force de répéter « Je ne suis pas au courant », la voix d'Ana, haletante, est montée dans les aigus, plusieurs octaves trop haut. On va avoir un enfant, un jour ou l'autre, on va se marier, et je ne suis pas au courant.

« Tu as été élevé avec lui ? »

Oui de la tête.

Ana lui envoie un revers de main sur le ventre, sans brutalité, c'est son bras qui part tout seul. Arrête de remuer la tête !

Felipe pose une pièce de cent pesetas sur le comptoir et prend les pains des mains de la vendeuse qui se tient derrière, hésitant à interrompre la conversation.

« Merci », dit-il, et il se retourne pour partir.

Ana ne bouge pas.

« Il s'est tué dans un accident de voiture. Il y a quelques années. »

« Quand ? »

« En 83. Pas longtemps avant que je te rencontre. » Felipe insiste sur *avant*.

Inger-Maria Mahlke, *L'Archipel*